DOSSIER N°11 - 12/2015

Attentats du 13 novembre : quels mots, quels gestes, pour dépasser l'épreuve ?

Père Pierre Belhache

Connaitre et reconnaitre l'autre

Encore sidérés par l'extrême violence des attentats du 13 novembre dernier, nous avons recueilli la réaction de celles et ceux qui sont au contact direct avec le public. Chef d'établissement, responsable de communauté religieuse, directeur de théâtre… Quel message ces responsables ont-ils donné à ceux qu'ils accueillent et à leurs équipes pour retrouver un semblant de normalité dans la mission qui est la leur ? Le père Pierre Belhache, tout à la fois curé de la paroisse Saint-Sever – Saint-Clément de Rouen et responsable des relations avec l'Islam ouvre ce dossier réalisé par Catherine Manné.

Père, vous êtes responsable des relations avec l'islam. En quoi consiste cette mission confiée par l'archevêque ?
En lien avec le Service National pour les Relations avec l'Islam (SNRI), ma mission consiste à promouvoir le dialogue entre catholiques et musulmans et à me faire l'écho auprès de notre église diocésaine de ce qui se vit au niveau de l'islam, orienter les catholiques qui souhaiteraient se former à une meilleure connaissance de l'islam et au dialogue interreligieux, et enfin tisser des liens avec les responsables musulmans locaux.

Comment est structuré l'islam à Rouen ?
Il existe plusieurs mosquées dans notre diocèse. Chaque mosquée est animée par une association avec un bureau, un président, des activités plus ou moins développées selon les moyens locaux : le culte, mais aussi des cours pour les enfants ou les adultes, des repas au moment du ramadan... Il n'est pas toujours facile pour une mosquée de financer le salaire d'un imam. Les mosquées de Canteleu, Saint-Etienne-du-Rouvray et Rouen peuvent accueillir de nombreux fidèles.

Quelles sont les occasions de rencontres ?
Nous avons des relations institutionnelles et amicales avec le CRCM (Conseil Régional du Culte Musulman, une structure voulue par l'Etat français) et l'UMR (Union des Musulmans de Rouen) une association qui travaille notamment à la formation des musulmans. Son président Bachar el Sayadi organise tous les mois un « jeudi de savoir », ouvert à tous, auquel il m'arrive de participer. Sa présentation de l'Islam est très éclairante ! Et puis d'autres relations moins formelles peuvent se créer. En tant qu'ancien curé de Saint-Etienne du-Rouvray, je garde de très bonnes relations avec le président de la mosquée du lieu, Mohammed Karabila. Sans oublier les relations personnelles que nous créons les uns et les autres, là où nous habitons.

Qu'est-ce que les événements de janvier 2015 et ceux de novembre dernier ont changé selon vous ?
Suite aux événements de janvier, Mgr Jean-Charles Descubes avait souhaité créer un comité interconfessionnel. Nous nous retrouvons désormais tous les deux mois, avec le rabbin, le président de l'UMR, le représentant du CRCM, les représentants des Eglises protestante, évangélique et orthodoxe. Nous souhaitons réfléchir ensemble et animer des propositions communes. Ainsi, le 19 no-

vembre a eu lieu une rencontre à quatre voix sur le thème de la fin des temps, qui a rassemblé 200 personnes à la Halle aux Toiles à Rouen ! Nous avons tous un désir réel de faire des choses ensemble.

Etes-vous sollicité pour aborder l'islam ou le dialogue interreligieux ailleurs ?
J'interviens régulièrement à la demande des animateurs en pastorale des établissements catholique d'enseignement pour aborder ces questions (le collège Bobée, le lycée Rey, l'institution du Sacré-Cœur, l'institution La Providence – Nicolas Barré par exemple). Nous sommes aussi allés récemment avec quelques jeunes de l'association Coexister à l'institution Jean-Baptiste-de-La-Salle, et à l'institution Saint-Dominique pour parler du dialogue interreligieux.

Dites-nous un mot de cette association ?
L'association Coexister est née de l'intuition de quelques jeunes, de confessions différentes, de s'unir afin d'œuvrer à un monde plus juste et solidaire. C'est moins un dialogue de foi qu'un dialogue des œuvres pourrait-on dire. Il faut citer ici aussi l'immense travail qu'opère une autre association bien connue localement, Fraternité Banlieues. Créée par le père Paul Flament, il y a plus de vingt ans, cette association a vocation à permettre à des jeunes des banlieues de se rencontrer et de travailler ensemble, chrétiens, musulmans, athées… Et ainsi de montrer au monde politique que Dieu est une valeur importante pour ces jeunes.

Propos recueillis par Catherine Manné

Le regard du curé de la paroisse Saint-Sever – Saint Clément de Rouen

Saurons-nous rester chrétiens ?

En tant que curé, comment avez-vous accompagné ces événements ?
J'ai suivi les événements depuis mon lit d'hôpital où je venais d'être opéré. J'ai contacté quelques membres de la communauté paroissiale, nous avons choisi d'organiser un temps de prière silencieuse dès le samedi soir à 17h. Un panneau avait été installé pour permettre aux personnes présentes de s'exprimer.

Quel message avez-vous souhaité donner ?
S'il paraissait évident de nous rassembler pour prier face à de telles horreurs, il m'a paru essentiel de rappeler que les paroissiens sont ouverts plus largement à toutes les situations de souffrances dans le monde, là où des hommes et des femmes subissent quotidiennement de telles exactions. Souvenons-nous des étudiants chrétiens tués au Kenya, les attentats en Turquie, la Syrie, l'Irak… Nous ne pouvons passer sous silence ces événements sous prétexte qu'ils se passent loin de nous.

Avez-vous ressenti de l'angoisse, de la colère monter chez vos paroissiens ?
Je n'ai pas senti d'affolement général. Mais inévitablement nous sommes marqués. La question est plutôt de savoir quelles vont être les conséquences à plus long terme. Il y a prochainement les élections, soyons attentifs aux évolutions. Saurons-nous rester chrétiens dans ces temps agités ?

Que voulez-vous dire ?
A l'heure de la cohésion nationale où nous chantons à nouveau notre hymne national, il m'a semblé important de rappeler aux paroissiens que les armes du Christ sont celles de l'amour avant toute chose. Même si au Jardin des Oliviers, Lui aussi, tout homme et Fils de Dieu qu'il est, a vécu dans sa chair ces tensions si profondes… C'est finalement l'Amour, le don absolu de sa vie qui a triomphé : « non pas Ma volonté mais Ta volonté ». Dans ces périodes troublées, restons les yeux rivés sur le Christ en croix, pour ne pas nous tromper de combat…

Frédéric Roels – Directeur général et artistique

« Maintenir les activités dès le lendemain »

Le 13 novembre, le monde de la culture a particulièrement été touché par la tragédie du Bataclan à Paris. Nous avons rencontré le directeur de l'Opéra de Rouen, Frédéric Roels.

Pouvez-vous brièvement vous présenter ?
Frédéric Roels : D'abord metteur en scène et dramaturge, j'ai travaillé dans le monde du théâtre et en parallèle dans le monde de la musique et de l'opéra. J'ai été dramaturge à l'Opéra Royal de Wallonie à Liège pendant six ans, puis en 2009 je suis devenu directeur de l'Opéra de Rouen Normandie. Je continue à faire de la mise en scène dans ce cadre.

Comment avez-vous réagi à l'annonce des événements, et quelles décisions avez-vous prises vis-à-vis de vos équipes ?
Nous avions un concert le vendredi 13 novembre et avons appris en sortant de la salle les attentats qui étaient en cours. Beaucoup d'émotion et de questions à ce moment-là bien sûr. Coup du sort, le titre du concert était « Guerre et Paix ». Une partie des interprètes rentraient sur Paris après le concert. Je leur ai téléphoné le lendemain matin pour m'assurer qu'ils étaient bien rentrés. Parallèlement, j'ai demandé à mon administrateur général d'appeler la préfecture pour prendre les consignes. Le samedi 14 après-midi, nous avions un atelier danse à destination du public. Le dimanche 15, un concert de musique de chambre. La préfecture nous laissait libres d'annuler ou de maintenir nos activités, avec dans ce cas une demande de renfort de la sécurité. J'ai choisi de maintenir nos manifestations, en accord avec les musiciens qui assuraient le concert du dimanche. Nous avons engagé deux agents de sécurité supplémentaires. En début de concert, j'ai pris la parole pour expliquer ma position, et suggéré une minute de silence. Cette position a été très appréciée du public.

Y a-t-il eu un renforcement des mesures de sécurité aux abords de l'opéra ? Ressentez-vous une baisse de la fréquentation du public ?
Le seul renforcement au niveau de la sécurité est celui mis en place dès le premier jour, et qui se prolonge tant que l'état d'urgence est maintenu : le contrôle visuel systématique des sacs et vêtements amples. L'entrée du public est canalisée sur une seule porte. Nous n'avons pas subi de baisse de fréquentation mesurable, sauf pour les sorties scolaires, annulées d'autorité par le Ministère de l'Education Nationale pour les dix jours qui ont suivi. D'autres sorties scolaires ont été annulées depuis, mais en nombre réduit.

A travers le Bataclan c'est la culture qui est directement visée... Vivez-vous avec la peur qu'un tel évènement ne se reproduise à Rouen ou ailleurs ?
Pas de peur particulière, mais la tristesse de sentir qu'un modèle de société libre et confiante soit remis en question et que des valeurs de liberté d'expression, de paix et de fraternité que j'espérais devenir peu à peu universelles soient en recul. Je crains aussi que les mentalités de certains changent, que l'appréhension à l'égard de celui qu'on ne connaît pas ou qui a une apparence différente devienne un réflexe.

Richard Toutain – Chef d'établissement du lycée Providence – Sainte-Thérèse à Rouen

Un mur contre la barbarie

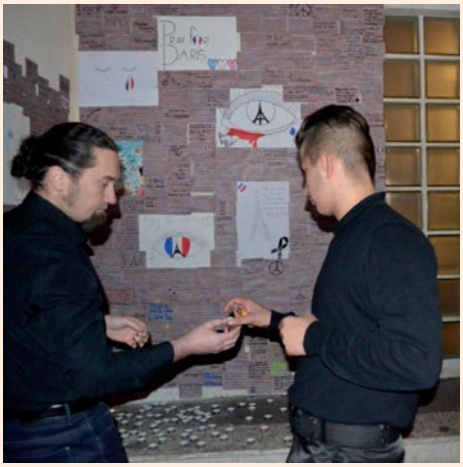
Lundi 16 novembre, Richard Toutain arrive vers 3h30 à son bureau avec un seul objectif en tête. Trouver une idée qui permettra aux élèves de réfléchir et de s'exprimer. Il n'a que quelques heures devant lui avant l'arrivée des élèves…

Quel était votre état d'esprit en arrivant au lycée si tôt ce lundi matin ?
Richard Toutain : J'avais une urgence : celle de préparer une action pour permettre aux élèves du lycée et du Centre de formation de s'exprimer, et nous réunir tous ensemble, élèves, membres de la communauté éducative, pour exprimer notre solidarité face aux familles endeuillées. J'ai eu l'idée de faire imprimer des briques de papier sur lesquelles les jeunes viendraient déposer leur message.

Comment avez-vous géré l'arrivée des élèves ? Quelles étaient les consignes de sécurité ?
Nous les avons réunis pour un temps de parole de 11h à 12h. Les professeurs volontaires ont animé ce temps d'échange qui s'est conclu par une minute de silence, parfaitement respectée. Quant à la sécurité, rien de plus que le plan Vigipirate. Nous avons condamné un accès, celui de la rue Lecat, que l'on ré-ouvrira cependant prochainement.

Expliquez-nous cette démarche d'un mur contre la barbarie ?
Nous l'avons intitulé : « Tous ensemble construisons un mur pour la solidarité, rempart contre la violence et la barbarie ». Constitué d'environ 800 briques portant les messages des jeunes, nous avons en plus allumé 130 bougies, à la mémoire des victimes tuées ce vendredi 13 novembre. Une démarche qui a permis à tous, élèves et membres de la communauté éducative, de nous recueillir ensemble. Ces bougies sont restées allumées trois jours, pendant lesquels les jeunes se sont relayés, certains pour se recueillir, d'autres pour lire les messages ou contempler les dessins faits par leurs camarades.

Quels sentiments dominaient chez les jeunes ?
Certains se disaient écœurés, d'autres bouleversés parce qu'ils connaissaient une victime… Quelques-uns étaient en colère aussi. J'ai dû retirer quelques messages trop violents mais ils étaient rares. Et puis dans un établissement comme le nôtre nous avons une longue pratique du dialogue interreligieux. La pastorale d'un lycée professionnel est principalement axée autour de la compréhension des valeurs de notre religion. C'est « la pastorale de terrain ». J'ai senti une cohésion bien plus grande qu'en janvier dernier.



Propos recueillis par Catherine Manné

Pierre Egret – Officier adjoint de commandement de gendarmerie

Déterminés à nous protéger

Le colonel Pierre Egret nous a fait l'honneur d'une visite des locaux de la Caserne Hatry à Rouen. Nous nous sommes rendus jusqu'au centre névralgique, à l'intérieur du Centre d'Opération de la Gendarmerie nationale (COG). De là sont coordonnées toutes les actions de terrain. Les équipes sont plus que jamais mobilisées... Entretien.

Où étiez-vous le 13 novembre au moment des attentats ?
Pierre Egret : J'étais chez moi, en train de dîner avec mon homologue, officier adjoint de commandement de Caen, que je connais depuis longtemps. C'est mon fils de 17 ans qui a dévalé les escaliers, en m'annonçant qu'il se passait quelque chose de grave à Paris. BFM TV nous a appris la suite. La mission première de la gendarmerie étant de protéger les personnes et les biens, apprendre que 130 de nos concitoyens sont ainsi massacrés ne peut que nous toucher et renforcer d'un cran notre détermination.

Quels ont été les ordres immédiats ?
Dès le soir même un dispositif a été mis en place pour renforcer les unités sur le terrain. Au regard de notre situation géographique, en périphérie immédiate de Paris, des contrôles ont été effectués sur des points de passage obligés. A ce propos, je tiens à rappeler que les gendarmes ne sont pas au bord des routes uniquement pour contrôler la vitesse, mais également pour tout autre type d'intervention, dont relève cette situation par exemple. Faire des appels de phare, c'est permettre à des malfaiteurs de prendre la tangente.

Aujourd'hui l'état d'urgence induit un renforcement du plan Vigipirate. Comment communiquez-vous avec le public ?
Nous avons une page Facebook, très suivie. Nous apportons des précisions sur les missions de la gendarmerie nationale, des conseils pratiques (contre les arnaques en particulier). Et dans le cadre de l'état d'urgence, nous relayons les campagnes de prévention du gouvernement.

Quels messages avez-vous donnés à vos équipes le lundi 16 au matin ?
Vous savez, cela fait bien longtemps que je dis à mes hommes qu'ils doivent être armés, porter un gilet pare-balle et être attentifs à tout ce qui les entoure. Dépêchés sur des théâtres d'accidents, ou sur des cas de violences intrafamiliales, les gendarmes sont régulièrement exposés à des situations extrêmes. Nous pouvons néanmoins recourir aux services d'une psychologue clinicienne à la région. En particulier pour les gendarmes qui ont été directement confrontés à la mort, soit parce que l'on a intenté à leur vie, soit par les enquêtes qu'ils suivent… Les gens sont loin de connaitre toutes les missions du gendarme !

Retrouvez les informations de la gendarmerie nationale de Seine-Maritime sur la page Facebook dédiée : gendarmerie de Seine-Maritime

Mohammed Karabila

Meurtris et vigilants

Mohammed Karabila, président de la mosquée de Saint-Etienne-du-Rouvray et vice-président du Conseil Régional français du Culte Musulman nous a reçus quelques heures avant la grande prière du vendredi. Autour d'un verre de thé chaud, nous avons échangé sur le traumatisme que ces attentats ont pu causer au sein même de la communauté.

Quelle a été votre première réaction suite aux événements ?
Tout d'abord, je voudrais dire que nos premières pensées, les miennes et celle de la communauté des fidèles de la mosquée de Saint-Etienne-du-Rouvray sont allées immédiatement aux familles de victimes. J'ai reçu le soir même beaucoup d'appels de membres de ma communauté qui étaient effondrés. Nous réalisons que les fêtes de fin d'année approchent et qu'un mari, un frère une sœur manquera à la table familiale... Ce fut notre première réaction partagée unanimement.

Mohammed Karabila à droite sur la photo

Quelles sont les actions que vous avez menées par la suite ?
Dès le lendemain, notre imam Laaraj Abdeljalil s'est adressé aux fidèles lors de la prière du samedi. Un message à l'attention des imams de Rouen et sa région a été envoyé, les invitant tous à s'adresser à leurs fidèles, avec un message clair : ceux qui ont perpétré ces attentats ne sont pas de vrais musulmans. Les musulmans qui prient à la mosquée n'aspirent qu'à venir ici pratiquer leur culte dans la paix et le respect de chacun. Le djihad, ce n'est pas cela. L'imam nous en a rappelé le sens dès le lendemain des événements. Il est un combat contre soi-même d'abord, ensuite un combat pour acquérir la science et le savoir, puis pour obtenir l'argent nécessaire afin de réaliser des œuvres bonnes. Dans la branche malékite de l'Islam sunnite que nous représentons, nous ne nous autorisons pas à dire à quiconque qu'il est un mécréant.

D'autres courants plus durs ont cours cependant ...
Ils sont très minoritaires, ne représentent qu'un ou deux pour cent peut-être des musulmans de France. Mais il est vrai que nous devons repérer dans les mosquées les personnes qui sont en voie de radicalisation et redoubler de vigilance à leur encontre. Mais en général, ceux-là ne se radicalisent pas dans les mosquées mais avec l'imam Google ! Difficile de surveiller toute la toile et pourtant c'est là qu'il faut agir.

Comment combattre cette radicalisation selon vous ?
Suite aux attentats du 7 janvier, notre réflexion a abouti à la création d'une association : « Pas 276 ». Née en en mars 2015, cette jeune association qui couvre l'Eure et la Seine-Maritime a pour but précisément de Promouvoir le vivre ensemble (P), d'Accompagner les jeunes et les familles en proie à la radicalisation (A) et de Signaler (S) tout abus aux autorités de la République. C'est un travail de réseaux qui engage sur le long terme, mais nous y croyons.

Toutes les confessions se sont unies dès le lendemain à l'initiative de Mgr Dominique Lebrun. Quel sens cette démarche a-t-elle revêtu ?
Ce geste était en effet très important. Musulmans, juifs, chrétiens, nous avons signé une déclaration commune pour le préfet afin de manifester notre unité dans cette épreuve qui nous touche tous, croyants de différentes confessions.

Eugénie Paris – Aumôneries étudiantes

Une messe pour la paix

Alors que les mots manquent, que les sentiments sont confus, le chant de notre prière seul peut contenir tout ce qui habite notre être en ces heures si troublées. Eugénie Paris, responsable des aumôneries étudiantes témoigne de cette prière pour la paix portée par les aumôneries étudiantes, le 19 novembre dernier.

Le 13 novembre, notre génération s'est sentie blessée. Même si tous les âges figurent parmi les victimes de ce vendredi soir, ce sont majoritairement des jeunes qui y ont perdu la vie : une terrasse d'un café, un concert, un match de foot… Nous étions tous touchés au cœur de nos habitudes, un vendredi soir banal qui s'est transformé en tuerie. Chacun s'est dit « j'aurai pu y être ». Mais une génération blessée aussi car des jeunes de nos âges, des milliers, sont en voie de radicalisation, et nous nous sentons impuissants face à tout cela.

Comment réagir ?

Le soir même et le lendemain, le premier réflexe a été de prendre des nouvelles des proches présents sur Paris, des étudiants de l'aumônerie ont des parents ou amis qui habitent près des quartiers touchés. Puis, remplis de doute concernant l'avenir et notre sécurité, nous avons rapidement décidé de prier pour la paix dans notre pays et dans le monde. Ce fut l'objet de la messe des jeunes qui suivit, le jeudi 19 novembre à 19h30 à l'église Saint-Maclou, une « Messe pour la Paix ». Ce jour-là, la mobilisation fut forte au-delà de nos réseaux habituels et la nef de l'église s'est vite remplie de visages qui, pour certains nous étaient inconnus. Face à toutes ces incertitudes sur l'avenir, se réunir pour prier, voici une de nos réponses à cette barbarie. A la fin de la célébration nous récitions ensemble une prière adressée à Notre Dame de la Paix rédigée par saint Jean-Paul II. En voici un extrait :

« Prie pour que
nous ne tombions pas en chemin,
pour que, dans nos cœurs
et dans nos esprits,
en paroles et en actes,
dans les jours de tumulte
et dans les jours de calme,
nous gardions toujours
les yeux fixés sur le Christ. »

(extraits, novembre 2001)

Des centaines de jeunes se sont également réunis à la chapelle de la réconciliation à Taizé.

Dans les différentes aumôneries étudiantes, cet événement est resté au centre de nos discussions, nous avons pris du temps pour prier pour les victimes mais aussi pour ceux qui ont commis ce mal. Des questions les plus fréquentes : Comment imaginer notre avenir ? Peut-on vraiment dire que nous sommes « en guerre » ? Comment éviter cette radicalisation ? N'est-ce pas trop tard ? Comment pouvons-nous agir concrètement ?

Notre génération sera marquée à jamais par ces événements, mais nous ne devons pas retenir de ceux-ci que le mal et nous ne devons pas nous arrêter de vivre. Pour aller de l'avant, regardons ce qui est beau et bon, regardons les gestes de solidarité et les rassemblements qui ont suivi cet événement. Que nous gardions les yeux fixés sur le Christ !

Eugénie Paris